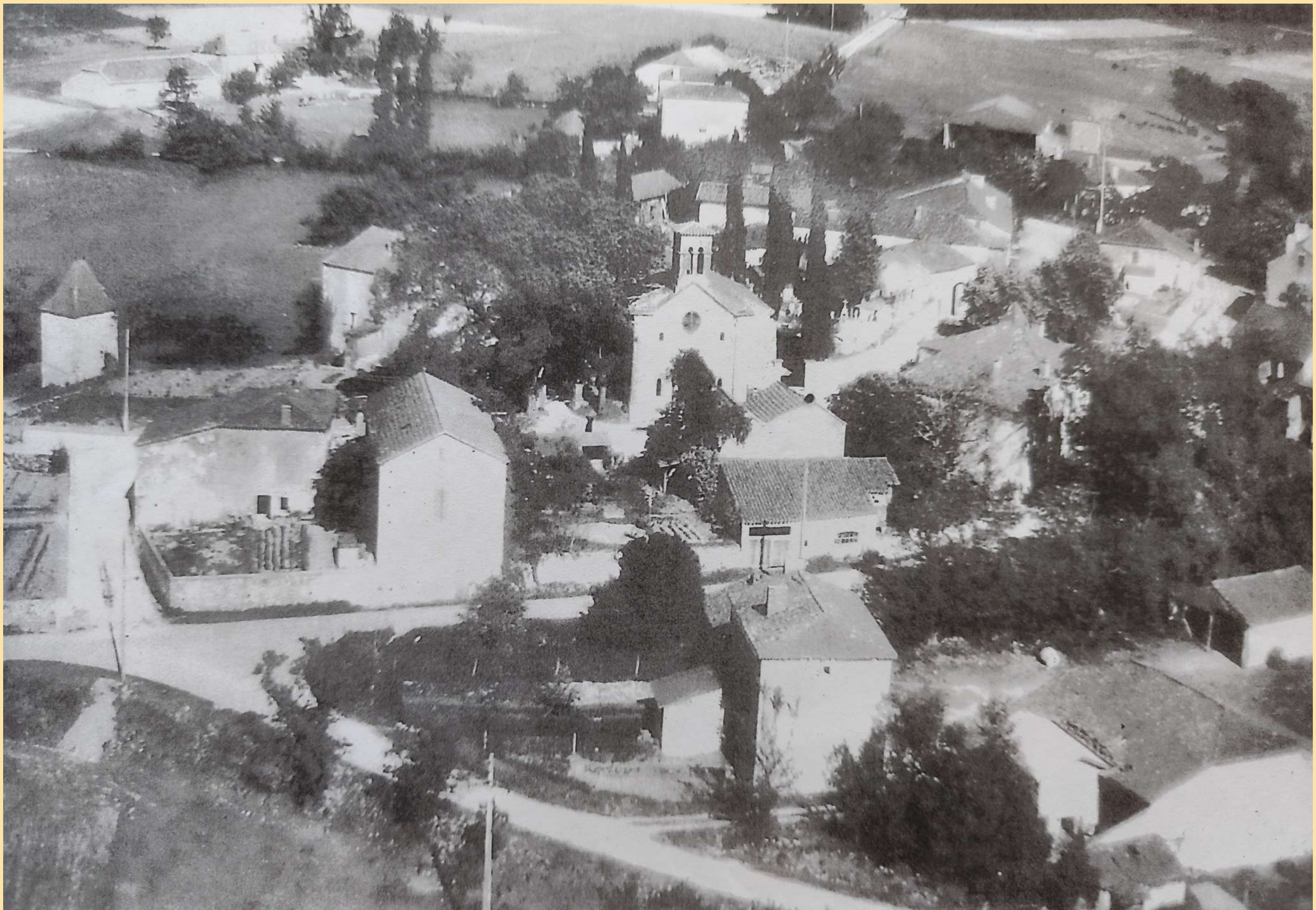
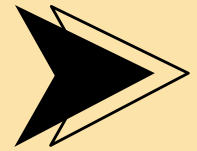


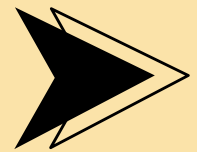
Recueil n° 2 : Le patrimoine bâti



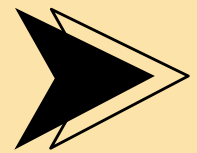
Sommaire



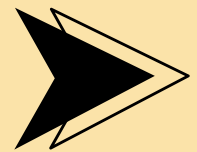
Les châteaux - **p.4 à p.12**



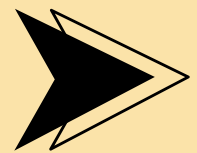
La grotte de La Pronquière - **p.13 à p.20**



Les tuileries - **p.21 à p.29**



La cale du passage - **p.30 à p.32**



Remerciements - **p.33**





Les châteaux





Le château de Monbeau



D'après les documents des archives départementales, le château de Monbeau appartenait, dans la seconde moitié du XVe siècle, à une famille nommée de Lavayssière, fils d'Arnaud, qui habite Tournon en 1443.

Une généalogie de cette famille publiée dans le "Nobiliaire de Guyenne et Gascogne" nous apprend que "Annet de Lavayssière de Scorailles quitta la province d'Auvergne, berceau de la famille à laquelle on croit qu'il appartient et s'établit, vers 1220, au château de Monbeau, en Agenais". Nous n'avons pas pu vérifier cette affirmation, la documentation dont nous disposons ne remontant pas au-delà du XVe siècle.

Quant au château (le mieux conservé de nos quatre édifices), certaines portions de ses murs datent peut-être du XIIIe siècle, mais aucune des baies que nous avons pu voir n'est antérieure à la fin du XVe siècle.

Le monument a subi de profonds remaniements au cours des siècles. Comme à Foulanou, l'une des canonnières de la tour d'escalier est dirigée vers l'intérieur. Le château conserve la trace de reconstructions, transformations ou ajouts à la fin du XVe siècle, au début et dans la seconde moitié du XVIe siècle, au XVIIIe et XIXe siècles. Mais son plan ne semble pas avoir été modifié depuis 1834. La comparaison du cadastre de 1834 et du cadastre actuel l'atteste.



Des orgues pour l'église



En 1580, Isabeau de Lavayssière épouse Antoine de Montalembert, de la famille des seigneurs de Lapoujade, château voisin, dans la paroisse de Saint-Vite.

Elle transmet le château à ses descendants qui, sous le nom de Montalembert, le garderont jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Après les Montalembert, le château fut acheté par la famille de Laville Monbazon. Le dernier connu était musicien et facteur d'orgues. Il avait fait don de ses réalisations à la petite église de Saint-Georges. L'instrument fonctionna admirablement jusqu'en 1950. Nous espérons qu'un jour, un mécène des temps modernes le fera vibrer à nouveau.

Les actuels propriétaires, M. et Mme Cardeon de Meurichy, ont fort bien restauré cette vieille demeure.



Carbonnac



Du château de Carbonnac, il ne reste actuellement qu'une aile et une tour. Le plan cadastral de 1834 montre un château-cour encore intact, tout au moins quant à son plan. Aucune de ses baies (portes et fenêtres), canonnières, cheminées (c'est-à-dire tous les éléments d'architecture assez facilement datables) de la partie conservée ne semblent antérieures à la seconde moitié du XVI^e siècle. Les murs portent la trace de nombreux remaniements. Ils semblent contemporains des différents éléments précédemment cités, mais il est possible que diverses parties soient antérieures au milieu du XVI^e siècle.

En effet, les Archives départementales du Lot-et-Garonne conservent des documents mentionnant le fief de Carbonnac dès 1502. A cette date, le seigneur de Carbonnac appartient à une famille nommée de Foissac. Il est également seigneur de Lestelle, un château (aujourd'hui en ruine) construit sur un pech, à côté de Bourlens, un peu éloigné de Carbonnac. Un document plus tardif, datant de 1600, nous apprend que "les biens mouvans dudit Sr de Carbonnac (*qui appartient à la même famille de Foissac*) [sont] a luy advenus de la descendance de la maison de Foissac à Lestelle..."



Carbonnac



Il semble donc que le château de Carbonnac ait été bâti sur un fief à l'origine dépendant d'un château plus important, celui de Lestelle. Ce dernier château appartenait, entre le XIe et le XIIIe siècle, à une famille dite de Montfavès. Cette famille a disparu de la région au cours de la Guerre de Cent Ans. Malheureusement, nous ne savons pas comment les Foissac sont devenus seigneurs de Lestelle (mariage, achat?) ni à quelle date (ils en étaient seigneurs en 1472).

Le fief de Carbonnac a été séparé de la seigneurie de Lestelle après la mort de Bertrand de Foissac qui, par son testament, avait légué Carbonnac à l'un de ses fils, prénommé Jean. La famille de Foissac a possédé le château jusqu'au XIXe siècle. Entre 1807 et 1814, Pétronille Firmine Lafabrie La Silvestrie, veuve de Jean Gilbert Sébastien de Foissac, signait régulièrement des baux pour la métairie de La Bordeneuve, dépendante de Carbonnac. Aujourd'hui, le château de Carbonnac est le siège d'une exploitation agricole, propriété de M. et Mme Larroque.



Foulanou



Le château de Foulanou possède en commun avec celui de Carbonnac une partie de son histoire. En effet, il appartenait aussi, au XVI^e siècle, aux Foissac. Là non plus, nous ne savons pas à quelle époque ni par qui il fut bâti. Il s'agissait probablement, comme Carbonnac, d'un château secondaire peut-être dépendant de Lestelle. Comme à Carbonnac, les éléments d'architecture visibles ne semblent pas antérieurs à la seconde moitié du XVI^e siècle (la date de 1576 est sculptée au-dessus de la porte de la tour d'escalier).

Mais, contrairement à Carbonnac, les murs extérieurs sont intégralement crépis au ciment, ce qui rend difficile toute tentative de datation. A l'intérieur, nous avons pu remarquer d'importantes différences dans l'épaisseur des murs, preuves de remaniements à des époques diverses. L'escalier de la tour a été reconstruit à partir du rez-de-chaussée, ce qui pourrait signifier que la partie basse du château, escalier et caves semi-enterrées, serait antérieure à 1576. Mais de combien d'années?



Foulanou



L'actuel propriétaire, M.Raffy, nous a parlé d'une tradition orale présentant une partie du château comme une ancienne tour. Le château lui-même ayant en fait été reconstruit à quelques dizaines de mètres d'un château primitif. Il ne nous a pas été possible de vérifier quelle part de vérité transmet cette tradition, mais il se peut qu'elle garde la mémoire d'importantes transformations vers la fin du XVIe siècle. Notons au passage que l'une des canonnières de la tour d'escalier débouche dans une salle du château.

Toutes les anciennes dépendances qui formaient une cour, probablement fermée, à l'avant du château étaient encore visibles sur le cadastre de 1834. Elles ont disparu depuis, remplacées par diverses constructions (granges, étables,...) dont l'une porte la date 1900 peinte sur le linteau d'une porte. Le petit étang représenté sur le cadastre du XIXe siècle, contre le mur d'enceinte, était-il un vestige d'anciens fossés, comme la tradition orale parlant de pont-levis semble s'en faire l'écho? En 1608, Hélène de Saunhac, veuve et héritière universelle du noble Arnaud de Foissac, vend le château à Raymond de Saunhac. Château qui, après quelques péripéties, paraît revenir à Elie de Rossignol, parent de Raymond de Saunhac. Probablement est-ce sa fille, Françoise de Rossignol, qui épouse Guyon de Vassal en 1625 et transmet le château à ses descendants qui le garderont jusqu'à sa vente, en 1775, à Henry-Ignace de Montalembert, seigneur de Monbeau. A son tour, ce dernier le revend en 1788. Le château change plusieurs fois de propriétaire au cours du XIXe siècle avant d'être acquis par la famille de l'actuel propriétaire.



La Pronquière



Le château de La Pronquière est probablement celui qui conserve le moins d'éléments caractéristiques d'un château: pas de tour, ni même de tour d'escalier, pas de meurtrière ou de fossé. Mais la demeure est grande et a conservé une enceinte, même très remaniée, et surtout un pigeonnier installé au-dessus de la porte donnant accès à la cour. Ce pigeonnier paraît assez tardif. Il nous semble dater du XVIIIe siècle, comme la porte qu'il surplombe. Mais cette porte a été reconstruite partiellement et une partie peut être plus ancienne, de même que les corbeaux qui supportent une partie du pigeonnier. Ces corbeaux pourraient être les derniers témoins d'une bretèche protégeant l'entrée. La plupart des baies que nous avons pu voir datent du XVIIIe siècle. Deux fenêtres seulement, dotées d'appuis plus larges, paraissent un peu plus anciennes, mais pas antérieures à la fin du XVIe siècle. Seule la porte de la grange construite à quelques dizaines de mètres en avant du château est dotée de montants biseautés pouvant être plus anciens.



La Pronquière



Cette porte a été transformée, comme tous les murs de cette grange, en 1809, date gravée sur une pierre en remploi au-dessus du linteau.

Cette pierre porte une sorte d'écu sculpté en relief, mais semble posée à l'envers. Peut-être provient-elle originellement d'un blason peint ? Le château n'apparaît dans les archives qu'au XVIIe. Le seigneur des lieux appartenait à la famille dite de Gontaud de Saint-Geniès qui conserve la demeure jusqu'à la fin du siècle. En 1695, il est vendu à un nommé de Frontin. Ses descendants, toujours propriétaires du château, portaient encore ce nom au XIXe siècle.

C'est depuis cette époque que les membres de cette famille protestante sont enterrés dans le petit cimetière familial, à quelques mètres du château. Ils sont les ancêtres de la famille de Visme qui, aujourd'hui, fait de cette demeure son lieu de réunion privilégié.



La grotte de La Pronquière



Située sur la commune de St Georges en Lot et Garonne, elle a été découverte et fouillée en 1863 par Mr Ludomir Combes, célèbre Pharmacien géologue, paléontologue de Fumel : l'inventeur. C'est une époque où l'âge de la Terre que l'on commence à penser plus ancien que le déluge, serait de 200 000 à 300 000 ans et où l'existence de l'homme préhistorique commence à faire son chemin. C'est pourquoi il s'intéresse d'abord aux restes d'animaux préhistoriques. Ensuite, avec l'évolution des idées, il va s'intéresser aux traces du passage des hommes : les outils, le feu... et en 1870 " je me crois amené à conclure : qu'il a dû s'écouler un intervalle plus ou moins long depuis l'apparition de l'homme jusqu'au moment où une première industrie l'a conduit à la taille du silex, intervalle qu'on pourrait fortement appeler : l'âge de l'os ".

Le contexte historique de la découverte au milieu du XIXème siècle

Notre région n'est pas très boisée, on se chauffe encore au bois même si du charbon arrive par le Lot à l'usine, nos collines sont donc relativement dénudées. On vient de créer à Fumel une usine sidérurgique.

La ligne de chemin de fer Agen-Paris passe par Fume; cette ligne est très liée aux industries locales et notamment à l'usine sidérurgique.

De 1848 à 1870, c'est l'empire : l'économie décolle, c'est la grande période de l'industrialisation. En 1855 a lieu une grande exposition universelle à Paris à la gloire de Napoléon III.

On y exposait ce qui se faisait de mieux dans les domaines de l'industrie, de l'agriculture et des beaux-arts. C'était une période foisonnante dans le domaine industriel, on y célébrait le modernisme, l'inventivité, le développement de la richesse, du commerce. Ce fut un immense succès.

En 1870, Mr Louis Napoléon Bonaparte perd la guerre à Sedan : une autre époque commence...



L'inventeur



Mr Jacques Ludomir Combes, que j'appellerai Ludomir, naît en 1824. Il fait des études de pharmacie et devient pharmacien à Fumel comme son père. Il est aussi botaniste, géologue, archéologue par passion. Il est le pionnier de la recherche préhistorique, archéologique et géologique en Lot et Garonne.

Il a été au collège à Monsempron, collège catholique attenant au prieuré. Son professeur de sciences était un botaniste passionné (Mr Duchartre). Il aimait parcourir la nature (il n'y avait pas de télévision ni d'ordinateur pour passer son temps), il y entraîna ses élèves. Puis Ludomir entra au lycée à Cahors. Dans les années 1848-1850, il poursuit ses études à Paris. Le roi Louis-Philippe est interné à la Maison de Santé en 1848 et le peuple réclame la république. Ce sera celle de Lamartine : c'est l'anarchie, la révolte permanente, autant dire que l'instabilité règne. En décembre 1852, Napoléon III prend le pouvoir. Ludomir a du mal à suivre les cours. Il fréquente alors la Sorbonne pour occuper son temps. Son père le rappelle à Fumel. Il passera son diplôme de pharmacien 1ère classe à Agen en 1850.

Pendant les années « collège », on traçait la voie de chemin de fer et des routes. Ludomir suivait les chantiers, il ramassait des fossiles, des roches ; il découvrait des sites archéologiques, des roches utiles à l'industrie. A l'époque, on achetait des concessions en vue d'exploitations industrielles. André Durand, géologue, qui suivait les travaux de la voie ferrée l'initiait à la géologie et lui a permis de voyager gratuitement vers Paris pour parfaire ses connaissances. L'archéologie commence à être prise au sérieux. En 1874, un congrès d'archéologie a lieu pour la première fois à Agen : il y présente ses découvertes.

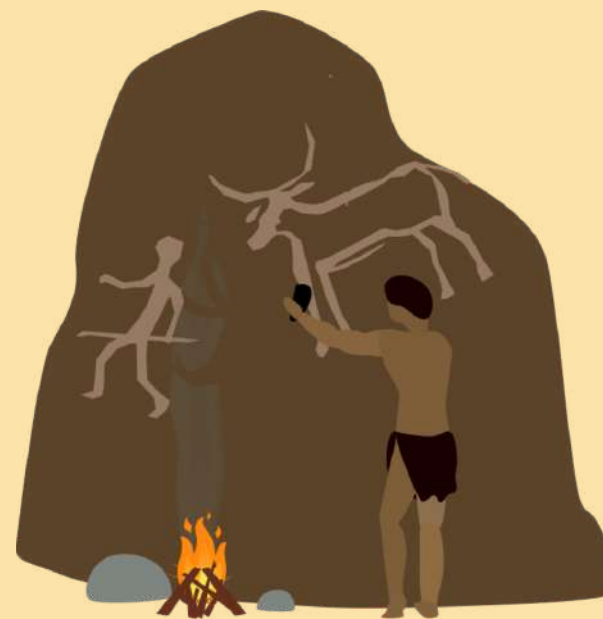
Description de la grotte

La grotte est un élément d'un réseau aquifère souterrain creusé dans le calcaire lacustre des ondes, d'âge tertiaire (environ 35 Millions d'années), très pauvre en fossiles. La grotte est très peu concrétionnée. L'ouverture est en surplomb au-dessus de la plaine alluviale, environ 25 m au-dessus du niveau actuel du Lot. Elle est composée d'une sorte de vestibule de 2m50 de hauteur dans lequel aboutissent 3 galeries plus ou moins obstruées par des terres argileuses.

A l'époque, l'entrée de la grotte était plus proche de la rivière. La plaine alluviale était moins développée : elle était partiellement recouverte d'eau. Le Lot était moins profond qu'actuellement mais plus étalé.

Une partie de cette cavité devait donc s'ouvrir sur le Lot. Plus tard les galeries ont été élargies, au moins près de l'entrée, par les hommes préhistoriques peut-être mais plus sûrement par nos contemporains de façon à agrandir l'espace utile. Actuellement, il reste un muret qui ferme un côté de la cavité. On y trouve peu de concrétions. On y tient debout facilement. Vers le fond la cavité est naturelle mais elle porte au sol des traces de creusements, traces anciennes de recherches de fossiles, de restes osseux... mais surtout par des blaireaux qui y ont élu domicile.

Elle est située sur un promontoire calcaire, à l'intersection de la route D 243 et d'une petite route à l'ouest qui descend en direction du Lot. Elle repose sur un niveau plus argileux relativement imperméable qui empêche l'eau de s'enfoncer davantage. Au bord de cette route, se trouvait une source bien cachée dans le fossé par la végétation. Elle fut aménagée et fut un point d'eau fort utile avant le creusement d'un puits... ou l'utilisation d'un bélier. Actuellement c'est l'adduction d'eau qui a remplacé la source...





Le contexte historique local



Le XIXème siècle était une ère industrielle. L'ouverture de la voie de chemin de fer avait ouvert les « appétits » d'exploitations, d'achats de « concessions », de créations d'entreprises. Les « garnements » du Fumélois sont à l'affût de découvertes, de sites archéologiques (c'est dans l'air du temps), ils rendent compte de leurs découvertes au pharmacien. Mr Ludomir Combes s'intéresse à la grotte de La Pronquière. A l'intérieur, Ludomir gratte un peu et trouve des débris osseux préhistoriques : restes d'aurochs, de mammouths, d'ours des cavernes, rhinocéros laineux, bœuf primitif, cerfs, cerfs mégacéros, bouquetins, de hyènes des cavernes, de rennes. Plus tard, il s'intéresse à l'existence de l'homme. Il recherche des traces de son passage et découvre des outils préhistoriques, surtout des galets aménagés, des outils travaillés dans des os et quelques silex taillés et, devant la grotte, sous deux mètres de déblais, les restes d'un foyer. Le 10 août 1901, cette grotte fut à nouveau visitée par des spéléologues et des archéologues avec l'aimable autorisation de son propriétaire Mr Samuel Lys. Ils trouvèrent rapidement au sol de nombreux restes d'animaux : une dent d'elephas primigenius et un os de cervus mégacéros, puis une molaire carnassière de hyène, un os de renne taillé en pointe puis deux grosses molaires d'un herbivore, l'hipparion gracile.

Cette grotte fut donc utilisée par des hommes préhistoriques peut-être lors de passages migratoires. Ce n'était pas un habitat permanent. En effet, à cette époque, les hommes préhistoriques se déplaçaient beaucoup pour trouver de la nourriture. A la même période, à Las Pélénos à Monsempron, on a trouvé les restes de 3 crânes du Néanderthalien.

Au cours du temps, elle fut peut-être un abri, une bergerie, un local où stocker les foin, le vin ou du matériel ? L'ancienne entrée de la grotte avait été murée. Il y avait même eu un portail en fer. Toujours est-il que d'autres archéologues, mieux au fait de la préhistoire, eurent l'idée de creuser à nouveau dans les déblais situés devant la grotte. Ils y ont trouvé d'autres preuves de l'occupation par des hommes préhistoriques : traces de feu (deux foyers charbonneux à 2m de profondeur), des silex et autres objets, des outils en os... et enfin la trace d'un habitat ! Après en 1853, ce sont Mrs Coulonges et Lansac en 1954, Mr le Tensorer en 1979 qui s'y intéressent. Ils font des prospections systématiques en lien avec les nouvelles connaissances et techniques. Ils valident l'occupation du site par les hommes préhistoriques et au vue de l'industrie lithique trouvée, il dénomme cette période : le Moustérien au Paléolithique moyen, c'était une période froide.

Les tuileries

Les tuileries

Avant le XIXe siècle, il existait 3 tuileries, toutes trois situées en bordure du Lot : l'une au Moulin, la 2ème à Pisse Crabe et la 3ème aux Ondes.

Tuilerie de la famille Marroussy au lieu-dit "Les Ondes"

(Suite à une entrevue datant de 1975 avec Madame Marroussy-Hamman et Monsieur Hamman)



La tuilerie des Ondes existait déjà en 1766 (cf carte de Belleyne de 1766) .

Cette photo extérieure de la façade Est de la tuilerie prise en 1975 montre bien l'ancienneté du bâtiment : piliers en briques et bois anciens. Elle a appartenu à la famille Marroussy sur plusieurs générations.



Évolution de la fabrication des tuiles et des briques.

Jusqu'au début du XXe siècle, l'argile extraite des carrières du village (Griffoul, Lasplaces, Bourdila...) débarrassée des cailloux qu'elle contenait, était pétrie avec les pieds. Les tuiles plates étaient façonnées dans des moules en bois. Quant aux tuiles canal, plus utilisées dans notre région, elles étaient moulées et desséchées sur des bûches de bois.

Pendant longtemps, les tuiles et briques ont été utilisées sans cuisson et résistaient donc difficilement aux intempéries.

Par la suite, elles ont été cuites dans des fours chauffés au bois.

A cette époque-là, la tuilerie n'assurait qu'une à deux fournées de 15 000 à 20 000 tuiles ou briques par an, fabriquées à la belle saison, la période hivernale étant réservée à l'abattage du bois.

À partir du début du XXe siècle, la mécanisation se met en place petit à petit. L'argile est désormais pétrie par un cylindre très lourd tiré par des chevaux.

En 1932, c'est l'apparition d'une machine à main pour faire les tuiles. L'ouvrier met la terre pétrie dans la machine. Des plaques d'argile en ressortent et sont alors déposées dans des moules en bois.

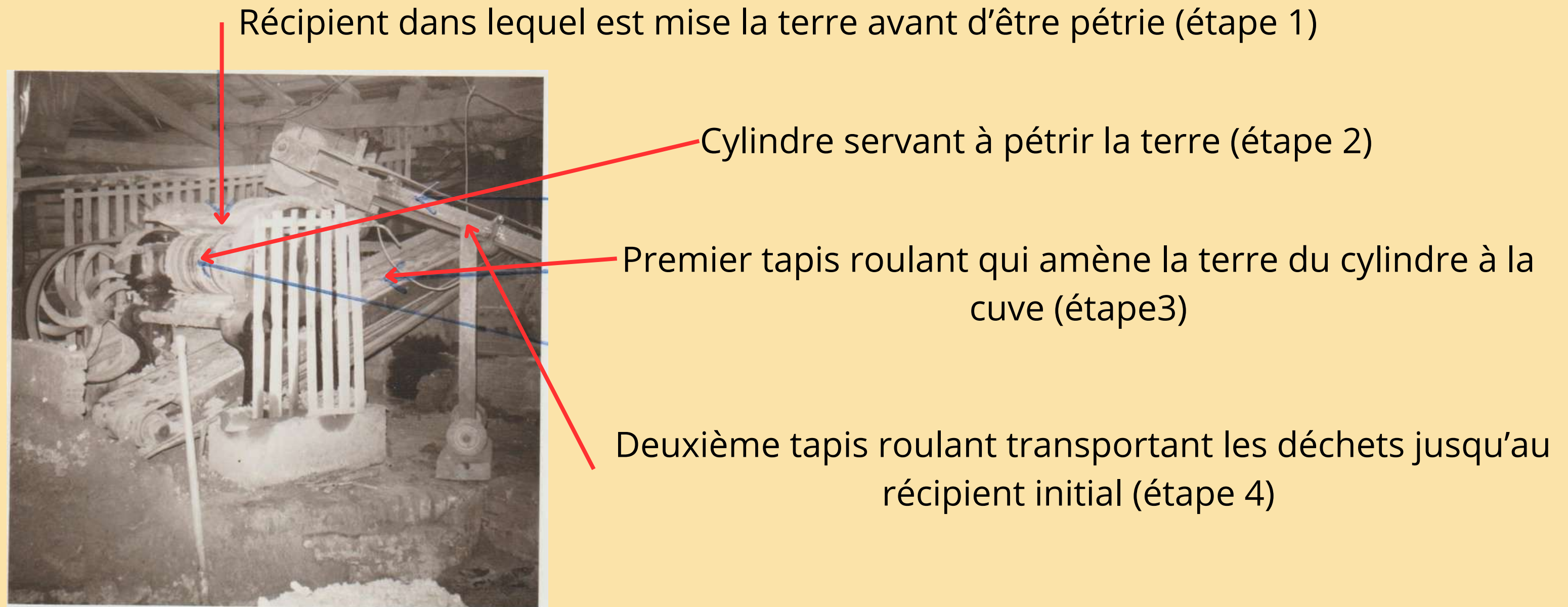
En 1936, la tuilerie se modernise, fonctionne toute l'année et augmente donc sa production : l'argile est extraite par un entrepreneur avec une pelle mécanique, la première machine à pétrir la terre remplace le cylindre à chevaux, les machines sont alimentées par l'électricité et le bois est désormais fourni par un entrepreneur.

Voici les différentes étapes de fabrication des tuiles en 1975 :

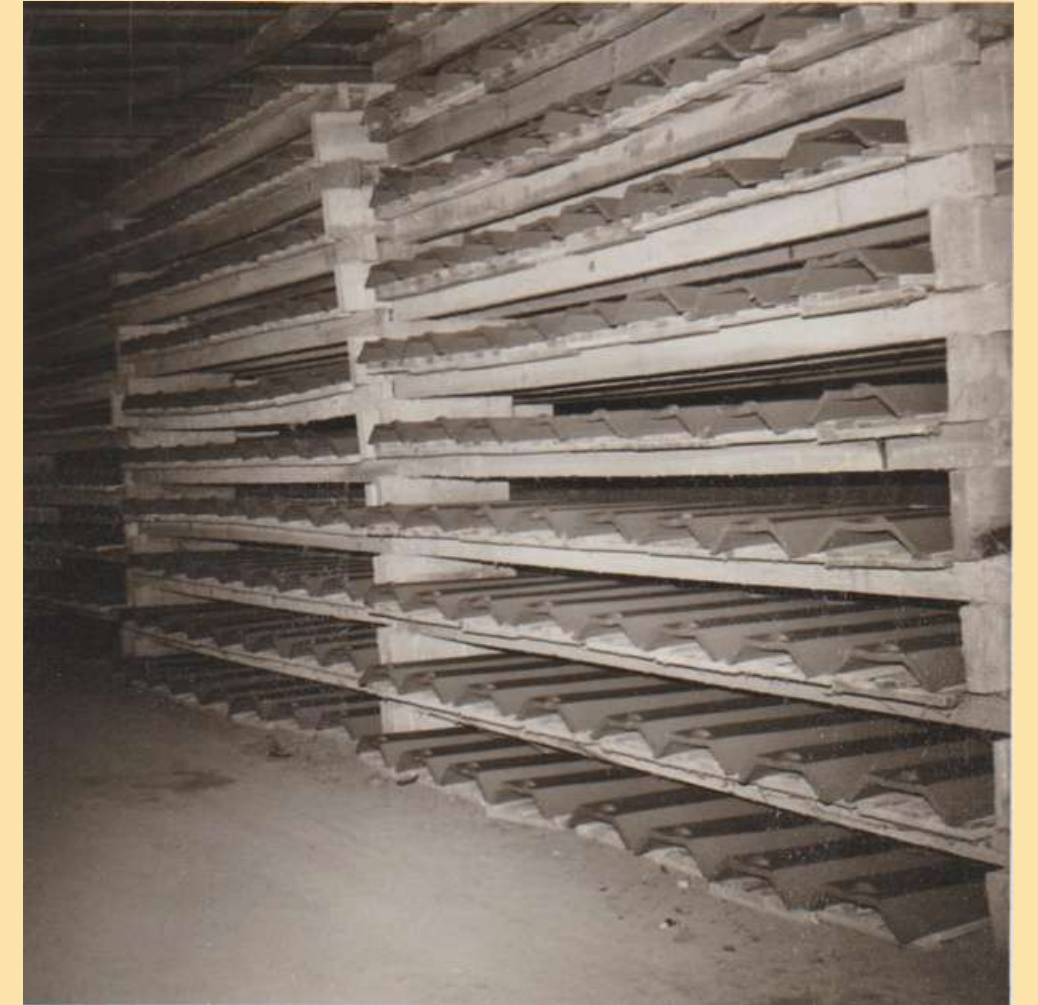
- Extraction de la terre à la pelle mécanique par un entrepreneur de travaux publics.
- Trempage de l'argile dans un trou très humide creusé à l'intérieur du bâtiment.



- Pétrissage mécanique de la terre transportée ensuite dans une cuve par un tapis roulant puis poussée dans le moule par une hélice, la tuile ressortant alors façonnée sur le rouleau. (voir photo ci-dessous)



- Séchage des tuiles sur des étagères en bois pendant 2 à 3 jours pour éliminer le maximum d'humidité.



- Cuisson en 2 étapes dans le four à bois pendant 72 heures : 48 heures à feu doux et les dernières 24 heures à 1000 degrés environ.

- Complet refroidissement des briques ou tuiles à l'intérieur du four.
- Stockage dans une autre partie de la tuilerie en attendant la vente.



En 1975, 15 000 à 20 000 tuiles ou briques étaient fabriquées par mois.

La cale du Passage

Jusqu'en 1792, toute la plaine de Saint-Georges fait partie de la paroisse de Ladignac située sur l'autre rive du Lot. La répartition de la paroisse sur les deux rives du Lot engendre de réels problèmes de communication. Pour palier à cela, en 1476, le curé de l'époque, Arnaud Hébrard, met en place et entretient à ses frais le premier bac de Ladignac.

Au fil du temps, des cabanes sont aménagées pour protéger les passagers du mauvais temps.

A l'origine, un grand bateau remontait le long de la rive de départ et traversait la rivière en biais, poussé par le courant. Tout l'art du nautonier consistait à remonter à la bonne distance, en tenant compte de la force du courant, pour toucher l'autre rive à hauteur du débarcadère.

Plus tard, la traversée sera sécurisée par un cable amarré aux deux rives.

Après l'ouverture du pont suspendu de Libos **en septembre 1835**, celui de Saint-Sylvestre en **novembre 1836** et l'arrivée du train à Ladignac, le Lot perd peu à peu son rôle économique. Malgré cela, les habitants utilisent toujours le bac pour traverser le Lot et se rendre à Ladignac pour prendre le train ou faire des achats. Le village de Ladignac compte alors jusqu'à deux boulangers, deux bouchers, des forgerons, des tavernes, des auberges, de nombreux tisserands, deux tuileries et une briqueterie.

En 1923, la navigation pour les marchandises s'arrête. Le Lot est définitivement déclassé en 1926. La disparition des bateaux sur le Lot entraîne le déclin de l'activité sur ses berges.

En 1927, le bac de Ladignac est emporté par la crue de la rivière. A l'époque, il n'est pas jugé utile de remettre en place un nouveau bac car les familles commencent à posséder des vélos et les premières voitures apparaissent. Une délibération du Conseil Municipal de Ladignac du **14 février 1937** supprime définitivement l'usage du bac de Ladignac sur le Lot. Les habitants de la ferme toute proche ont eux continué à traverser le Lot avec une barque. Ils proposaient à leurs voisins de les transporter gratuitement sur l'autre rive pour y faire les courses, aller à la messe, faire traverser les animaux, notamment les vaches !

Remerciements

*Un grand merci à toutes les personnes ayant participé à ce recueil de mémoire
soit par leurs témoignages, des documents divers ou des photos,
ainsi qu'à tous les bénévoles qui ont contribué à sa conception.*

Marie-Hélène Belleau, maire de Saint-Georges

Saint-Georges, le 31 décembre 2025